

Léa Mysius

« Aujourd'hui (.) je prends conscience d'une donnée que je n'avais pas avant, qui est celle de la réception du public face au film. »

Sami Gnaba

Number 311, December 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87511ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gnaba, S. (2017). Léa Mysius : « Aujourd'hui (.) je prends conscience d'une donnée que je n'avais pas avant, qui est celle de la réception du public face au film. ». *Séquences : la revue de cinéma*, (311), 12-15.

Léa Mysius

« Aujourd'hui (.) je prends conscience d'une donnée que je n'avais pas avant, qui est celle de la réception du public face au film. »



Très remarqué à la dernière édition du Festival de Cannes, **Ava** est le premier film d'une jeune réalisatrice à suivre de près, Léa Mysius. S'intéressant à la montée du désir et à la fugue amoureuse d'une jeune adolescente s'arrachant à son quotidien morne, Mysius signe une œuvre originale, sensuelle, surprenante de bout en bout. Rencontrée quelques mois après le festival, elle revient avec nous sur son expérience cannoise, son travail avec ses deux acteurs principaux ou encore sa collaboration avec Arnaud Desplechin sur **Les fantômes d'Ismaël**.

SAMI GNABA

« Desplechin est un cinéaste qui a vraiment marqué mon adolescence. J'avais beaucoup d'admiration pour lui, mais après je n'ai jamais voulu le copier. Quand on écrit pour quelqu'un, on entre à l'intérieur de sa vision »

Quels souvenirs gardez-vous de votre passage au dernier Festival de Cannes, où vous présentiez votre premier long métrage, Ava ?

Je me souviens d'avoir été surtout occupée pendant le festival. Le moment où le film avait été montré au public pour la toute première fois a été très particulier. Je pensais participer à la projection, voir la réception du public, mais ça n'a pas vraiment été le cas. On se rend vite compte qu'on doit beaucoup travailler quand on est réalisateur à Cannes. Nous sommes sollicités pour des entrevues tous les jours. Ce qui fait qu'on n'a pas trop le

temps de se rendre compte que le film est en train d'être montré, partagé avec le public. C'est un sentiment un peu bizarre. Un peu étrange. C'est comme si la comédienne principale du film (Noée Abita, *ndlr*) et moi vivions son existence en décalé. Nous nous sentions un peu loin, à travailler sur la promotion du film. C'est quelque chose à laquelle je ne m'attendais pas trop. Mais d'un autre côté, en tant que réalisatrice, je suis très heureuse. Le film a bénéficié d'une grande visibilité et de réactions très positives de la part de la presse. Et puis j'étais très heureuse d'être à la Semaine de la Critique, parce que j'aime beaucoup leur sélection, d'année en année.

Parallèlement à votre film, il y avait aussi celui d'Arnaud Desplechin, Les fantômes d'Ismaël, qui était présenté en ouverture du festival et que vous avez coscénarisé. Comment s'est présentée l'occasion de collaborer avec Arnaud Desplechin ?

Ça s'est fait par l'intermédiaire de son producteur, Pascal Caucheteux, qui est aussi le directeur du département production

Léa Mysius (crédit photo : Paul Guillaume)



de la Fémis où j'étudiais, en section scénario, il y a trois ans. Il (Arnaud Desplechin, *ndlr*) cherchait de jeunes scénaristes qui n'avaient pas encore d'expérience. Je crois que c'était important pour lui. Il voulait quelqu'un de jeune, qui ne soit pas formaté. Du coup, Pascal Caucheteux a organisé une rencontre entre nous deux et ça s'est bien passé !

Comment se construit cette collaboration au scénario, écrit à trois personnes ?

C'était un peu particulier parce que Julie Peyr était aux États-Unis et Arnaud communiquait avec elle par Skype. Je ne lui parlais jamais directement. C'était vraiment lui qui faisait le lien entre nous deux.

Vous lanciez des suggestions puis il vous répondait ?

Ça dépendait vraiment des fois. Quand je suis arrivée dans le projet, il y avait déjà une soixantaine de pages de scènes en vrac. On a beaucoup parlé, puis c'était soit lui, soit moi, qui écrivait des scènes et ensuite on les revoyait à la séance suivante. Il nous arrivait de temps en temps d'écrire aussi ensemble.

Ce qui est très intéressant dans cette collaboration, c'est qu'elle donne lieu à un film dont l'univers reste très éloigné de celui d'Ava. Et en même temps, ce sont là deux films qui se rapprochent beaucoup l'un de l'autre, dans leur énergie et leur capacité à multiplier les registres et les genres au fur et à mesure qu'ils progressent.

Oui, peut-être. Desplechin est un cinéaste qui a vraiment marqué mon adolescence. J'avais beaucoup d'admiration pour lui, mais après je n'ai jamais voulu le copier. Quand on écrit pour quelqu'un, on entre à l'intérieur de sa vision, de ses goûts, de son univers. Forcément, on met un peu de soi, mais l'idée c'est de se mettre totalement à son service; notre présence est là pour vraiment ouvrir un dialogue créatif avec lui et de l'accompagner dans ses idées et ses choix.

Cette admiration que vous portez à Desplechin, on peut l'identifier dans votre film à travers l'usage que vous faites de l'adresse à la caméra. La scène donne à voir Ava en train d'exprimer ses sentiments compilés dans un journal intime, que sa mère vient de découvrir. On retrouve là un plaisir des mots, une dimension littéraire, qu'on serait tenté de rapprocher de son cinéma.

Oui. Cette scène est clairement un hommage à son cinéma. À la base, je viens de la littérature. Quand j'étais jeune, je voulais vraiment être écrivain. Je ne connaissais pas encore très bien le cinéma. Puis, petit à petit, à l'adolescence, mon intérêt pour la littérature s'est déplacé vers le cinéma. Et je me demande si **Comment je me suis disputé. (ma vie sexuelle)** n'a pas été à l'origine de ce changement. Tout à coup, je découvrais un film plus romanesque, plus littéraire, traversé par un plaisir des mots évident.

Ce film a été une vraie révélation pour moi. Soudainement, je découvrais que c'était possible de faire le pont entre la littérature et le cinéma.

Avant de réaliser Ava, vous avez signé trois courts métrages (Cadavre exquis, Les oiseaux-tonnerre, L'île jaune). Selon vous, est-ce que le format du court métrage correspond à un espace de création plus libre que celui du long, dont la production est régulièrement entravée par divers facteurs ?

En fait, non. Je pensais également la même chose et au final j'ai découvert qu'avec le long métrage, on pouvait atteindre une plus grande liberté encore. Parce qu'on dispose de plus de temps. J'ai le sentiment de pouvoir plus expérimenter dans un pareil projet que dans mes courts métrages, qui restent plus limités. On a le temps par exemple de développer en profondeur certains éléments narratifs (la présence du chien, le rapport aux cauchemars...) qu'autrement, dans un court, on ne pourrait pas

Vous ne vous êtes pas sentie confrontée à plus d'agents et de contraintes de production que dans vos courts métrages, par exemple ?

Je pense que j'ai été assez protégée. Certes, on passe devant beaucoup de commissions et forcément il faut bien savoir défendre sa vision. Par exemple, plusieurs personnes s'interrogeaient sur la pertinence des scènes de cauchemars qui apparaissent dans le film. Après, je dirais que la grande différence entre les deux formats réside dans la réception du public, une fois que le film est sorti en



salle. C'est la première fois que je me confronte à l'idée d'un public qui va se déplacer pour mon film. On prend tout à coup conscience que le film sera vu par des gens, qu'on sera jugé, qu'on ne faisait pas des films simplement pour nous. Ce qui joue forcément dans notre rapport à l'écriture, par la suite. Avant, quand j'écrivais mes films, je me disais toujours que tant que le film me plaisait, il devrait plaire aux autres. Aujourd'hui, avec la sortie d'*Ava* en salles, je prends conscience d'une donnée que je n'avais pas avant, qui est celle de la réception du public face au film.

À l'heure de l'écriture du scénario, vous êtes consciente que certains motifs présents dans vos courts métrages (l'apparition du chien, la scène des seins exhibés, le bunker au bord de la plage...) reviennent dans *Ava* ?

Oui, j'en étais consciente. Je sentais que j'étais en droit de le faire. Cependant, si je fais un second long métrage dans lequel on retrouve des citations du premier, là ça serait plus problématique.

Au cœur du film, il y a cette relation assez complexe entre *Ava* et sa mère. Au départ, *Ava* s'exprime comme une enfant, réclamant à sa mère un chien par exemple. Puis, très vite, elle prend la place de la mère. Nous devenons spectateurs d'un rapport mère-fille inversé.

Oui, c'est juste. Je voulais vraiment qu'*Ava* grandisse au fur et à mesure que le film progresse. Aussi, il y avait l'idée qu'il fallait vraiment croire qu'elle ait 13 ans. Parce que l'actrice qui l'interprète avait 17 ans au temps du tournage. Je me suis dit que si dans les premiers moments du film, elle avait les agissements et le comportement d'une gamine — demander un chien à sa mère, par exemple —, alors cette différence d'âge allait passer.

En ce qui concerne le rapport à la mère, je trouvais ça intéressant qu'il existe ce rapport mère-fille inversé, mais aussi que la question de la liberté soit mise de l'avant. On découvre très vite que la mère est plus libre que sa fille. Elle incarne ce

truc très soixante-huitard, revendique sa liberté sexuelle. Tout le contraire de sa fille qui, elle, est vachement conservatrice au début du film. En fait, la mère essaie très maladroitement de libérer sa fille, mais cette dernière finit par se construire contre elle. Et finalement, elle devient libre à sa manière.

Si ce rapport difficile mère-fille peut évoquer un film comme *À nos amours de Pialat*, c'est à un autre plus récent qu'il me fait penser, *Belle épine*, le premier film de Rebecca Zlotowski. Vos deux films partagent plusieurs points communs, à commencer par le thème du portrait d'une jeune fille, la découverte de soi à travers un univers parallèle à la famille ou encore par l'attention que vous portez au corps. Quel rapport entretenez-vous avec le cinéma de Zlotowski, jeune réalisatrice qui est passée aussi par la *Fémis* comme vous ?

En effet, c'est un cinéma très proche du mien, au sens où on explore des thèmes qui sont similaires. On partage des intérêts et des thèmes communs (le corps, la sensualité, la féminité...), mais évidemment on ne fait pas du tout la même chose. Je lisais par exemple une entrevue d'elle, dans laquelle elle parlait de *Planétarium*. Dedans, elle exprimait sa réticence à travailler avec des acteurs non professionnels. Chez moi, c'est tout l'inverse qui se passe. Ce qui donne forcément des films très différents.

Vous évoquiez plus tôt votre comédienne principale, Noée Abita, qui est remarquable dans sa capacité à se transformer physiquement dans le film. Elle était jusque-là inconnue. Comment en êtes-vous venue à la rencontrer ?

Elle n'avait jamais joué dans un film auparavant. À l'origine, elle était venue accompagnée par une de ses potes dans une agence de comédiens, pour se renseigner. Un agent l'a dirigée vers l'annonce de notre *casting* et c'est comme ça que je l'ai rencontrée. Tout de suite, dès qu'elle est rentrée dans la pièce, on a su que ça allait être

elle. Elle ne savait aucunement jouer, mais elle avait ce *truc* qui m'a immédiatement séduit. J'apprécie beaucoup le *casting* sauvage. Généralement, je sais assez vite en voyant les gens que mon choix se portera sur eux, ou non. Mais, après, c'est un tout autre défi que de travailler avec eux sur le jeu. Au départ, Noée ne savait pas comment faire. Elle n'avait jamais joué. Pendant deux mois, on a travaillé ensemble. Il y avait tout un personnage à construire avec elle. Il y avait aussi un naturel de jeu à trouver. L'idée était de vraiment travailler avec elle et de trouver l'incarnation du personnage; sa manière d'être et de parler.

Ce processus se faisait à travers des ateliers de répétitions avec elle ?

Oui. Nous nous sommes vues pendant deux mois. Nous nous sommes rencontrées assez régulièrement. Je lui demandais d'être Ava; on travaillait sa démarche, sa voix, son regard. Par exemple, quand on devait manger, elle mangeait en étant Ava. Ou je la filmais en train de lire ou de me raconter une histoire, en faisant abstraction de la caméra et comme le ferait Ava. C'est à travers ces exercices répétés que s'est vraiment construit le personnage.

Le personnage de Juan, le jeune gitan, est très intéressant. Car il y a un refus de votre part de le psychologiser. Il reste cantonné plutôt au statut de fantasme, souvent filmé torse nu et avec un côté « Rebel without a cause » très identifié.

Le personnage de Juan répond à un fantasme de femme hétérosexuelle et aussi à un fantasme d'adolescente. Aux yeux d'Ava, Juan incarne vraiment un fantasme. C'est un fantasme sexuel, mais aussi de l'étranger, la rencontre avec l'Autre. Elle ne le connaît pas, mais elle le suit. Je voulais que petit à petit on apprenne à le connaître un peu plus, mais sans jamais totalement arriver à le saisir. Il reste toujours un mystère. En revanche, je tenais qu'à la fin du film, elle puisse arriver chez lui. Qu'elle accède à une autre facette de sa personne et découvre son monde à une plus large échelle. Ce n'est pas lui qui va parler et lui raconter ce qu'il est.

À travers le personnage de Juan, persécuté tout le long du film par des policiers, Ava s'ouvre au désir et à la sensualité, en même temps qu'elle se découvre une forme de conscience politique. Elle prend graduellement conscience de l'injustice et de la violence qui existent autour d'elle.

Même si c'est traité d'une manière onirique dans le film, cette part du récit s'inspire de la réalité de la région (le Médoc, *ndlr*) dans laquelle j'ai grandi. Et où se trouvent beaucoup de gitans qui doivent affronter, au quotidien, le racisme de ses habitants. Il y a une grande montée du FN dans la région. Je voulais parler de ça.

L'acteur (Juan Cano, *ndlr*) qui interprète Juan est un gitan lui-même. Était-il à son premier film ?

Jouer dans un film, il ne savait pas ce que ça signifiait (rire). Il a été un peu compliqué à amadouer au début. À certains moments, il se demandait pourquoi il était là. Tout à coup, il se trouvait dans un monde qui n'avait complètement rien à voir avec le sien. Lui,



qui avait quitté l'école à 11 ans, se trouvait soudainement sur un plateau de cinéma, à obéir à des horaires stricts, à une hiérarchie. Il a donc fallu créer un lien de confiance fort avec lui pour que ça fonctionne, parce que sinon. Mais il était attiré par un truc. Ça lui plaisait de jouer

C'était le jeu qui l'intéressait ou plutôt l'expérience même d'un tournage de cinéma ?

Il n'aimait pas trop les gens, mais je dirais que c'était le jeu. Et peut-être le rapport qui le liait à moi. Il avait peut-être trouvé en moi quelqu'un qui le regardait, alors que personne autour de lui ne le regardait de cette façon, je pense. Il est jeune aussi, c'est normal. Il a 16 ans. Après, c'était difficile pour lui. Son frère était en prison. Il s'était fait prendre au moment où lui réussissait le *casting*.

Le *casting* se passait à côté de Bordeaux. Le jour où on s'était donné rendez-vous, on n'avait pas de nouvelles de lui. On était dans la peur qu'il ne vienne pas. Et au dernier moment, il est arrivé. Il semblait content d'être là. Le directeur de *casting* commence à lui donner des indications de jeu: « aie l'air en colère ou aie l'air inquiet... » Soudainement, Juan commence à raconter son inquiétude face à l'arrestation de son frère. Au lieu de jouer un sentiment d'inquiétude, il commence à nous dire ce qui le rend inquiet (rires). Qu'il a des problèmes parce que son frère est en prison — toute cette partie de l'histoire, je la lui fais dire dans le film d'ailleurs. Tout à coup, il se trouvait dans une drôle de position où à la fois il devait visiter son frère en prison, s'occuper de sa famille et, parallèlement à ça, s'investir dans le tournage d'un film et « faire des bisous à Noée ». Cette part intime du film a été vraiment difficile à jouer pour lui.

Comment avez-vous fixé votre choix sur ce prénom, Ava, qui donne son titre au film ?

Il m'est venu tout de suite, parce que c'est un prénom que j'aime beaucoup.

Un prénom qui dit beaucoup de choses sur la trajectoire de votre héroïne ?

Oui, c'est vrai. Et j'aimais beaucoup la symétrie des trois lettres qui le forment. Quand j'avais cherché les significations qu'il revêtait, je découvrais qu'il entretenait un rapport assez fort à la vie: « donner la vie, je vis, je désire... ». Je trouvais ça beau ! 